Musiciens sur la sellette : Schubert et son double

Objekttyp: **Group**

Zeitschrift: **Aînés : mensuel pour une retraite plus heureuse**

Band (Jahr): **12 (1982)**

Heft 7-8

PDF erstellt am: **29.05.2024**

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

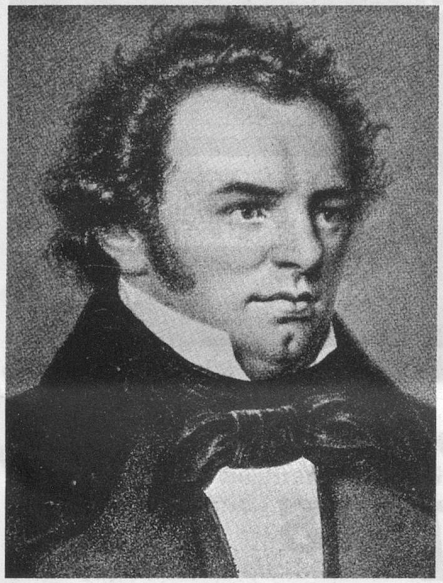
Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

Musiciens sur la sellette

Pierre-Philippe Collet

Schubert et son double



Maria Wutz était un petit maître d'école, humble, émerveillé, heureux du moindre événement. Il confondait la poussière de la route avec l'aurore ou le coucher du soleil. Son père, déjà, était maître d'école. Chaque bourgade allemande de cette époque avait le sien, qu'elle choyait, enviait, chahutait. Celui dont nous parlons, Maria Wutz, était un personnage de roman, imaginé avec tendresse par Jean-Paul Richter.

On ne pense pas que Schubert ait jamais lu la «Vie de Maria Wutz». Or, on le voit rejeter ce miroir de lui-même, qu'il ignorait, et dans lequel ses futurs biographes tenteront de l'enfermer, on le voit briser ce miroir avec une sorte de panique. Cela va lui coûter, très certainement, la main de Thérèse Grob. Cela va lui coûter la sécurité. Cela va lui coûter la vie, car on imagine qu'avec un peu plus de soins, un peu moins de bohème, un peu plus d'amour, un peu moins de désespoirs, son organisme aurait résisté à la typhoïde, qui devait l'emporter à 32 ans.

Dans le temps qu'à Paris les jeunes romantiques s'affublaient de capes, de cheveux longs et d'idées qui tenaient de la gesticulation cérébrale, Schubert troquait très simplement son confort à quarante florins par an contre une liberté nue et terrible. Tout en noircissant du papier, beaucoup de papier, et en créant, pêle-mêle, de petits chefs-d'œuvre et des imitations, puis de vrais chefs-d'œuvre, en devenant peu à peu le compositeur des premières symphonies, allantes, fraîches, et déjà le génial auteur des Lieder, il avait les yeux fixés sur l'opéra. Sans ambition, il n'eût pas quitté ses pantoufles! Son nom devenait connu. On allait jouer, en cette année 1824, deux de ses opéras... 1824, une seconde secousse sentimentale, l'échec de ses opéras, une maladie qu'il voulait croire guérie et qui le condamnait.

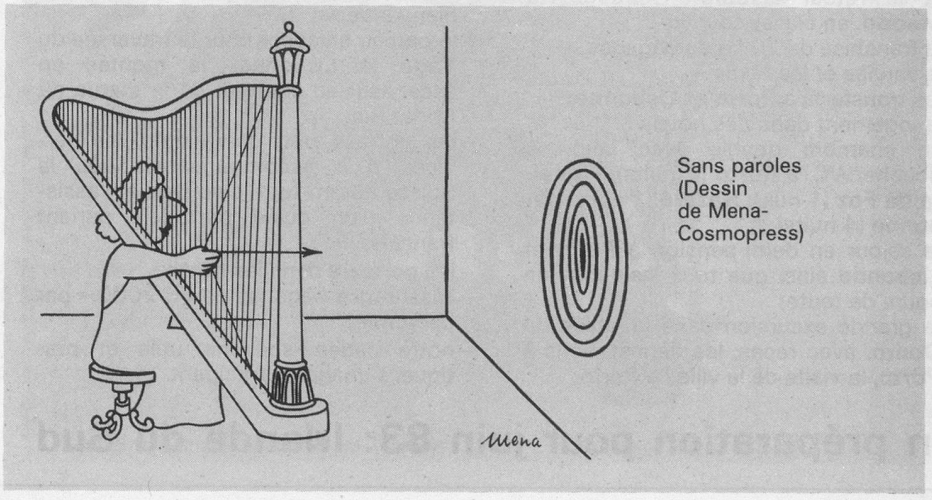
Schubert n'était pas un solitaire, comme le Grand Homme qui vivait à côté de lui, dans cette Vienne folâtre, ce Beethoven muré dans sa surdité et ses chefs-d'œuvre. Schubert avait des amis, des compagnons. On avait organisé les célèbres schubertiades, où l'on chantait ses Lieder, où l'on jouait sa musique de piano... avait-on une idée de l'importance du compositeur? Dans la fumée des pipes, les rires des filles, l'auréole chancelante du petit vin blanc, et surtout privé du recul nécessaire à tout jugement, imaginait-on la splendeur de cette symphonie qui dormait dans les tiroirs de Schubert, avec ses deux mouvements, cette inachevée? Il ne s'est donc trouvé personne pour... On ne savait pas.

Le Maria Wutz de Jean-Paul était alors plus heureux: marié, entouré d'enfants, il n'avait pas le sou pour s'acheter des livres. Aussi, il les composait, au fur et à mesure de leur parution, d'après leurs titres. Maria Wutz écrivit, à moitié pour rire, à moitié pour de bon, les «Fragments» de Lavater, les «Brigands» de Schiller. Son personnage fait encore sourire: il n'est rien. Il avait opté pour le confort intellectuel.

Schubert, désespéré, tourne le dos au monde si avare de miracles. Il ignore qu'il lui reste quatre ans à vivre. Il écrit. Il se permet de n'écrire que des splendeurs: le quatuor «La Jeune Fille et la Mort», le cycle de Lieder «Le Voyage d'Hiver», les deux trios pour piano, les impromptus, la neuvième symphonie, les trois sonates posthumes... et le quintette à cordes avec deux violoncelles. Schubert se tue au travail et il le sait. Il lutte contre une mort abhorrée qui, sublime ennemie, lui dicte des musiques délectables. Il chante et s'enchante, dans l'adagio du quintette, d'une plainte dépouillée, bouleversante. Il n'y a là aucune innovation dans le style, aucune trouvaille: tout est découverte, tout est re-connaissance, comme on peut supposer que dans l'au-delà on re-connaîtra le bonheur pour lequel nous sommes créés. Cette page le hisse au niveau des plus grands compositeurs. Il le sait aussi, sans doute. Son génie lui est donné de surcroît, et la gloire, pour plus tard, pour quand il dormira. Sa joie lui est donnée aussi, que nul ne peut lui ravir. Il continue son quintette par une sorte de scène de chasse où, dans un rythme oppressant, repassent les émotions, les déceptions, les heures claires, et tout a goût de tempête. Puis, après un bref *andante sostenuto* où, pour la dernière fois, il se montre sans masque, dans sa bienheureuse désolation, il termine par un *finale* plein de bonhomie, comme savait les faire, après les mouvements les plus sombres, Mozart: un sourire gagné sur l'épouvante.

Deux mois plus tard Schubert meurt. Laissons conclure Jean-Paul, toujours à propos de Maria Wutz — et les deux maîtres d'école, le vif et l'imaginaire — se rejoignent dans l'ultime simplicité: *«Enfin l'ange de la mort tira sur le visage un blême suaire et arracha de sa caisse pleine de terre organique l'âme en fleurs avec toutes ses racines.»*

P.-Ph. C.



Sans paroles (Dessin de Mena-Cosmopress)